

Samedi 18 novembre 2006

MATINÉE

ATELIERS :

Mettre en œuvre l'audiovisuel

Atelier 3 : l'audiovisuel dans la muséographie
et l'animation des lieux littéraires

avec :

**Patrice Bersani
Christophe Giraud
Jacques Mény**

Présentation de plusieurs expériences de muséographies "animées".

(Atelier non enregistré)

Jacques Mény :

(présente les intervenants) Patrice Bersani est installateur de matériaux muséographiques, c'est-à-dire de toutes les propositions avec des appareils pour présenter des images et des sons pour l'animation d'un lieu, musée ou autre.

Il a réalisé entre autres la muséographie du Musée du Cinéma à Paris. Il est accompagné de l'un de ses collègues muséographes, Christophe Giraud, qui travaille actuellement sur la Maison de Buffon à Montbard (adhérente de la Fédération). Là nous serons vraiment sur la présentation des images et des sons dans les expositions permanentes ou temporaires, et autres propositions en dehors de l'audiovisuel, avec des démonstrations vidéo bien sûr.

Atelier 4 : montrer les œuvres audiovisuelles (vidéothèques, présentations publiques)

avec :

Alain Marty
Sophie Pacifico

Sophie Pacifico :

Bonjour. Je suis responsable du réseau des maisons d'écrivain d'Aquitaine et je m'occupe de la vidéothèque du Centre François Mauriac. J'aimerais que nous commençons par présenter *Cinésites* et Alain Marty.

J'ai déjà parlé à bon nombre d'entre vous de ces projections qui avaient lieu à Malagar. On commence par une conférence, puis on organise un buffet champêtre et ensuite une projection avec des films sur François Mauriac ou sur son œuvre, ou autres d'ailleurs.

Je laisse donc la parole à Alain Marty qui va vous présenter *Cinésites*.

Alain Marty :

Bonjour à tous.

Nous sommes une association à dimension européenne, installée à Bordeaux en centre ville, dans un ancien théâtre entre Art Nouveau et Art Déco. C'est un lieu de recherche, un cinéma d'art et d'essai... C'est important dans le cadre de l'organisation des *Cinésites* d'être très présent dans le monde du cinéma, car cela nous permet d'avoir à la fois des films de cinémathèques, françaises ou étrangères d'ailleurs, des films récents, etc. Nos financements sont majoritairement ceux d'un cinéma, puisque nous faisons partie de l'équipement culturel de la Ville de Bordeaux (...).

Nous organisons des moments forts, comme *Les écrivains font leur cinéma*. Notre rôle est aussi de créer des passerelles avec d'autres secteurs, et *Cinésites* n'est pas étranger à cette démarche. Avec *Les écrivains font leur cinéma*, on ne cherche pas une fois de plus à étudier le rapport entre littérature et cinéma. Ce qui nous intéresse, ce sont les écrivains qui ont été marqués par le cinéma. Vous savez que depuis l'invention du cinéma, on ne peint plus, on ne met plus en scène, on n'écrit plus de la même façon. Nous faisons venir des créateurs (les écrivains) sur un domaine qui n'est pas le leur (le cinéma). C'est le regard d'un créateur sur une autre création. On leur demande d'intervenir sur un film de leur choix et c'est très riche ! Cela nous permet d'établir des partenariats avec des bibliothèques, des librairies, etc.

Nous avons la particularité de créer des manifestations à l'extérieur, par exemple sur le rapport entre le cinéma et la musique. Nous passons des films muets en plusieurs points d'une ville (nous faisons cela avec la Ville de Bordeaux) avec toutes sortes de musiques : classique, rock, jazz, électronique... Cela permet d'établir des relations avec d'autres partenaires (...). Il y a un gros travail effectué par la Cinémathèque française bien sûr, mais aussi à l'étranger, en particulier en Italie. Je vais vous donner un exemple de ce que nous faisons dans ce cadre-là : il faut savoir par exemple que Chaplin ne savait pas "écrire" la musique, mais il jouait du piano et il y avait des compositeurs autour de lui qui "traduisaient". Quand ses films sont sortis en version parlante ou sonorisés dans les années 45-50,

cela ne correspondait pas à ce que Chaplin souhaitait. Timothy Brooke, un musicologue, a retravaillé la musique de Chaplin, et nous l'avons présenté à Bordeaux, en partenariat avec la Fondation Chaplin.

Enfin, rentrons dans le vif du sujet : les *Cinésites*, une manifestation plus proche de vos préoccupations. *Cinésites*, c'est le rapport entre le cinéma, l'architecture, l'environnement, les personnalités. C'est une manifestation qui existe depuis plusieurs années, dans différents lieux, pas seulement des maisons d'écrivain.

(Présentation Powerpoint - non disponible - de plusieurs exemples de *Cinésites*, en dehors du domaine des maisons d'écrivain)

Nous avons réalisé deux projets forts, un à Malagar et un à Nohant. Nous allons donc voir comment, à partir de la même thématique, c'est-à-dire un écrivain, on peut décliner un programme. Selon le lieu (*il présente le château de Hautefort, adhérent de la Fédération*) se posent des problèmes pratiques de mise en place, mais nous y reviendrons. Nous essayons de faire en sorte que la technique (une cabine de cinéma transportable, un écran gonflable pour des raisons de sécurité) soit parfaite mais qu'on l'oublie dans le décor naturel du lieu. Ce qui compte, c'est le film et le lieu, la technique ne doit pas être omniprésente. On intervient aussi dans des espaces naturels, comme des gorges par exemple, ou des jardins, pas seulement dans du bâti. Nous sommes présents chaque été sur environ une centaine de lieux, depuis 15 ans. Nous sommes intervenus à Illiers-Combray par exemple, autour de Proust, avec le film *Le temps retrouvé*, mais nous avons aussi évoqué des écrivains aussi divers que Balzac, Chardonne, Barbey d'Aurevilly... dans différents endroits. Nous sommes allés à Arnaga également, pour ceux qui connaissent, avec *Cyrano de Bergerac*...

A Malagar, la première année, nous avons présenté un roman porté maintes fois à l'écran, *Thérèse Desqueyroux*, mais celui de Franju, qui est le plus proche je crois de l'univers mauriacien. Pendant trois ans, on a décliné les "invités de Malagar", la relation entre Mauriac et un certain nombre d'écrivains comme Gide... (...) Et aussi des films sur son engagement politique, antinazi, en faveur des réfugiés espagnols alors qu'il était à l'origine plus proche du camp franquiste... On a passé *La Strada* aussi, car Mauriac a été assez tôt un cinéphile, ce qui peut paraître simple aujourd'hui, mais là on était dans les années 30 à 50 et le cinéma avait besoin d'être reconnu comme art alors qu'il n'était qu'un divertissement populaire. Mauriac a fait partie de ces gens qui ont réhabilité le cinéma dans le domaine culturel. Il avait donc écrit un très beau texte sur *La Strada*, ce qui nous a permis de faire le lien. Le choix des films, qui peut sembler un peu décousu tel que je vous en parle, est en fait très lié aux activités du Centre François Mauriac et il est décidé en concertation. A côté du film il y a d'autres animations : conférence, musique, lectures... En ce qui concerne les problèmes techniques : parfois il pleut l'été, donc nous nous organisons toujours pour avoir un lieu de repli. Ici à Malagar, c'est pratique car il y a un auvent ! (...)

Tous les lieux de mémoire sur lesquels nous intervenons, musées, châteaux, etc, ont tous la même envie de créer une relation assez forte avec la population locale. Je crois que c'est l'intérêt des *Cinésites*, qui permettent de s'ouvrir à un public beaucoup plus large qui peut ainsi s'approprier le lieu. Un repas champêtre peut être l'occasion de faire appel à une association. C'est un moment festif, une occasion aussi de mettre en valeur les producteurs locaux. Les gens sont souvent intimidés par les lieux de culture et c'est l'occasion pour eux de participer, chacun à leur façon, à une fête (...)

Nous tenons beaucoup à ce qu'il y ait une présentation de la soirée *Cinésites*, pour montrer que ce n'est pas un coup de "commando". Il faut que l' élu ou les élus locaux soient présents, le responsable du site pour présenter le lieu, et nous pour expliquer le choix du film. Les participants sont en situation d'écoute et beaucoup comprennent pour la première fois ce qui se passe dans ce lieu, son projet... C'est un moment de retrouvailles sans barrières...

Pour qu'un *Cinésites* fonctionne, et c'est le président de *Cinésites* (également maire de Saint Macaire) qui me l'a appris, il faut que le lieu qui fait la commande s'approprie la manifestation. Le succès des *Cinésites* est basé sur son concept bien sûr, mais surtout sur la mobilisation des lieux. Nous avons une

démarche qui n'est ni élitiste ni populiste. Nous avons une exigence forte sur les films que nous passons et il faut que le *Cinésites* ait un impact populaire fort. Ainsi les gens ne se sentent pas exclus, ils viennent me dire ce qu'ils en pensent, s'ils ont aimé ou non...

La livraison des affiches, grandes ou petites, au format et en nombre choisis par le site, est comprise dans la prestation que nous fournissons (le lieu doit se mobiliser pour l'affichage : ma terreur est toujours que ces affiches restent au fond d'un tiroir...). Le texte est vérifié par chaque lieu. Nous fournissons également la signalétique (fléchage) et le guide des *Cinésites* évidemment.

Sophie Pacifico :

Je prends cette fois ma casquette de nièce d'Henri Bosco, qui a une maison à Lourmarin, gérée par une petite association avec peu de moyens. Je téléphone à Alain Marty et je lui dis que pendant l'été nous organisons des balades littéraires, que la maison se visite, et que j'aimerais avec la municipalité présenter *Le Mas Théotime* ou *L'enfant et la rivière* sur la place du village. Ce sont des films conservés par l'INA, qui ont été télévisés, donc je suppose que cela va être très facile. Je dis à Alain Marty que je veux présenter *Le Mas Théotime* le 15 juillet par exemple. Que se passe-t-il alors ?

Alain Marty :

On voit d'abord avec L'INA quelle est la situation de ce film, quel en est le coût. Si le film n'est pas disponible en 35 mm, nous pouvons aussi le projeter en vidéo. J'ai oublié de le dire, nous pouvons projeter tous les formats.

L'INA donne aujourd'hui accès à un fonds énorme, ce qui n'était pas le cas auparavant. Le CNC fait aussi un gros travail. Il faut voir par exemple ce qui a été fait dans le cadre de la célébration George Sand, sur ses œuvres portées à l'écran et surtout au petit écran.

Dans le cas exceptionnel où nous n'obtiendrions pas le film que tu souhaites, nous pourrions alors passer par exemple un documentaire sur ton écrivain, que l'on pourrait compléter par un long métrage sur sa mouvance littéraire, ou sur ses préoccupations idéologiques, ou sur son époque. Si tu veux toucher un grand nombre de personnes parmi les habitants du village, il faut voir quel est le meilleur choix. On en discute.

Sophie Pacifico :

Pour le public de Malagar, qui est en partie constitué d'habituels, quand nous organisons une séance de *Cinésites*, les gens viennent de partout. On arrive en général à un chiffre record de 400 ou 450 personnes, qui viennent avec la plaquette *Cinésites* ! Ils ne connaissent pas forcément le programme de la saison culturelle de Malagar, mais avec cette plaquette je suis sûre d'avoir du monde à ma projection.

Alain Marty :

Les conditions financières maintenant : la participation du lieu s'élève à 3 354 euros. Ce coût comprend une réunion préparatoire sur place, le suivi, la projection clés en mains avec le film, les techniciens, le matériel (avec le cas "intempéries") et les supports de communication. Nous sommes en train de régler le problème des intempéries. Pour certains lieux, il n'est pas possible de trouver un abri. Dans ce cas, on annule la séance et le lieu ne doit rien. Mais il faut qu'il pleuve, car les assurances vont vérifier bien sûr !

Le financement maintenant : en général, les séances sont gratuites. En tous cas à Malagar, c'est gratuit, mais pas à Nohant. Vous pouvez vous tourner vers la région, le département, la commune. Il y a des possibilités de financements croisés. Le prix que l'on vous demande intègre déjà les subventions que nous recevons de la communauté européenne dans le cadre du programme Media. De ce fait, nous

sommes obligés de programmer 70% d'œuvres d'origine européenne dans nos manifestations (nous agissons sur 10 pays). Au point de vue réglementation, nous sommes soumis à celle du plein air, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas passer des films qui ont moins d'un an. En dehors de cela, tout est possible.

La singularité de *Cinésites*, c'est la relation entre le choix du film et l'imaginaire du lieu, ce qui peut tourner aussi autour d'un personnage. Notre spécificité est d'exister sur le plan national. Bien sûr il existe des projections de plein air au plan local, mais nous, nous intervenons sur 100 lieux à travers la France et nous avons une dimension européenne. L'idée c'est de mettre le lieu en valeur, et la meilleure manière n'est pas forcément d'être dans le lieu mais parfois devant, ou à côté, ou en contrebas, ou autre... On en discute ensemble car ce sont les personnes qui nous accueillent qui sont le mieux à même de nous aider à trouver le meilleur environnement. De même pour la période, les *Cinésites* se déroulent normalement en juin, juillet, août, septembre. Mais on peut parfois déborder, sur mai par exemple.

En général, un *Cinésites* c'est une seule soirée de projection, comme à Malagar où nous intervenons une fois par an, mais si vous le désirez, je vais vous parler de ce que nous avons fait chez G. Sand à Nohant. Nous avons commencé en 2001 avec *Les enfants du siècle*, thème imposé, puis, comme cela avait bien marché, nous avons les années suivantes organisé des projections sur cinq jours d'affilée en déclinant évidemment une thématique : en 2002 et 2003, *Littérature et cinéma* (avec *La chartreuse de Parme*, *Les liaisons dangereuses*, *Cyrano de Bergerac*, etc.), puis en 2004 *l'œuvre de G. Sand portée à l'écran*, en 2005 *Portraits de femmes*, et en 2006 *Les voyages*. Une telle série permet de donner un regard différent sur le lieu, et dans le cas des maisons d'écrivain de donner un éclairage particulier sur l'auteur.

Audiovisuel et littérature aujourd'hui : Questions et perspectives

avec :

Bernard Faivre d'Arcier

Sylvie Gouttebaron

Christophe Lamiot-Enos

Marie-Laure Lesage

Jacques Mény :

Nous allons parler cet après-midi des nouveaux moyens de diffusion. Bernard Faivre d'Arcier va introduire ce sujet. Marie-Laure Lesage viendra nous parler de la vidéo à la demande (VOD). Elle est responsable de ce service chez ARTE. C'est une technique qui est en train de se développer à grande vitesse. Elle va nous expliquer comment ça marche et comment nous, maisons d'écrivain, médiathèques, cela peut nous intéresser par rapport à nos questions d'audiovisuel littéraire. Je vous donne la parole.

Bernard Faivre d'Arcier :

Je remercie M.L. Lesage qui représente ici ARTE, une chaîne qui nous est chère. Je voudrais lui demander d'abord de vous expliquer comment cela fonctionne. Je ne sais pas si certains d'entre vous ont déjà utilisé la VOD. C'est un nouveau service que développe ARTE avec un temps d'avance. Ce n'est pas si évident d'organiser un service technique pour fournir de la vidéo à la demande, c'est donc une véritable innovation, une percée technologique que fait ARTE en ce moment. La VOD, c'est le système de demain, qui permet de s'affranchir des programmes. Chacun individuellement peut avoir accès à la programmation de son choix. Cela intéresse notamment les réseaux éducatifs et culturels, mais aussi les particuliers. Il y a donc une petite équipe très dynamique chez ARTE qui travaille là-dessus, et qui est pilotée par Marie-Laure à qui je passe la parole.

Marie-Laure Lesage :

La diffusion de programmes sur les chaînes de télévision génère par essence la frustration de ceux qui ne les ont pas vus mais auraient aimé les voir. ARTE était très souvent sollicitée par les téléspectateurs qui voulaient voir un film ou un documentaire qu'ils avaient raté, et elle ne pouvait leur proposer qu'une rediffusion, à des heures qui ne convenaient pas forcément aux demandeurs ! Elle avait donc développé une offre de DVD, mais sur des titres qui étaient parfois un peu confidentiels et "noyés" dans l'offre de la FNAC, de Virgin, d'Auchan, etc.

Aujourd'hui l'accès à la dé-linéarisation de ces programmes, déjà possible par les magnétoscopes, se généralise et prend une nouvelle ampleur grâce aux PVR (Personal Video Recorder) mais aussi grâce à la naissance des offres de Vidéo à la Demande. Après avoir participé depuis bientôt trois ans à la première offre de Vidéo à la Demande disponible sur la TV via ADSL, ARTE France a fait le choix de devenir son propre opérateur et de mettre en place une offre spécifique sur son propre site Internet arte-tv.com qui reçoit en moyenne 1 500 000 visites mensuelles. Il s'agissait pour nous d'avoir une offre cohérente avec notre marque, ARTE, qui est a priori un gage de qualité ! Tant pour des questions de droits que de coûts dans une économie émergente, il n'est pas question de proposer en différé l'ensemble des programmes diffusés par la chaîne mais d'accompagner et de prolonger la relation aux

télespectateurs. La proximité avec la diffusion antenne et la mémoire des œuvres emblématiques de la chaîne sont les deux axes de constitution de ce catalogue.

Malheureusement pour le moment, les personnes équipées de Mac ne peuvent pas tout visionner, pour des raisons de verrouillage de fichiers pour lutter contre le piratage. Comme Microsoft et Apple ne se sont pas mis d'accord, toute offre payante est accessible sur PC mais pas sur Mac. Toute la partie gratuite est en revanche disponible pour les possesseurs de Mac. Nous avons construits notre offre sur du locatif, vous pouvez visionner le film mais il ne vous appartient pas. Nous devons aussi protéger notre antenne et notre offre de DVD !

Les grandes thématiques associées à ARTE sont présentes dans la VOD : documentaires, magazines, cinéma, fictions, spectacles,... alimentées par des programmes diffusés sur la chaîne ou édités en DVD par celle-ci et pour lesquels les droits VOD ont été acquis, ce qui n'est pas simple car la VOD est à ses débuts et les producteurs ne savent pas si cela va leur rapporter quelque chose. ARTE leur a donc proposé de prendre en charge la plateforme technique, la numérisation, l'éditorialisation, tous les aspects juridiques, et de partager les revenus de la location à 50/50.

ARTE VOD offre donc, depuis le 23 février 2006, 600 programmes en version française à télécharger, et notamment :

- **des collections primées et reconnues dans le monde entier**
Palettes, d'Alain Jaubert,
Contacts, la collection de référence internationale sur la photographie,
Architectures, série proposée par Richard Copans et Stan Neumann,
Cinéma de notre temps, d'André S. Labarthe,
A mi-mots, collection consacrée à la littérature contemporaine,
World Music, des portraits de musiciens et de toutes les musiques du monde,
L'Art et la Manière, collection consacrée aux artistes européens de la création contemporaine.
- **des séries qui ont créé l'événement**
Mahomet, de T. Celal, Chema Sarmiento et Youssef Seddik,
Signé Chanel, de Loic Prigent.
- **des grands documents essentiels comme ...**
Le cauchemar de Darwin de Hubert Sauper,
Saddam Hussein, histoire d'un procès annoncé, de Jean-Pierre Krief,
Lula, la gestion de l'espoir de Gonzalo Arijon,
Il était une fois la Tchétchénie, de Nino Kirtadze,
Ernesto Che Guevara, le journal de Bolivie de Richard Dindo.
- **des fictions remarquées**
Vénus & Apollon de Tonie Marshall,
Le Dernier Seigneur des Balkans de Michel Favart,
Dissonances de Jérôme Cornuau,
La collection *Gauche/Droite*.
- **des spectacles exceptionnels**
Phédre, mise en scène par Patrice Chéreau,
La collection *Théâtre du Rond Point*.
- **des grands films qui ont marqué l'histoire du cinéma**
Au revoir les enfants, *Zazie dans le métro*, *Atlantic City* et *Milou en Mai* de Louis Malle,
Les Ailes du Désir, de Wim Wenders,
Le Tambour, de Volker Schlöndorff,
L'Empire des sens, de Nagisa Oshima,
Le sacrifice, d'Andrei Tarkovski,
La jetée de Chris Marker ...

Nous sommes maintenant en novembre, et j'ai déjà un premier retour d'expérience dont je peux vous faire part. Sur 600 programmes, 95% de l'offre a été téléchargée au moins une fois. Cela veut dire que

nos internautes sont très curieux, ils ne se concentrent pas sur le hit parade ! On a aussi la chance d'être très proches du site ARTE TV, sur lequel la chaîne propose ARTE Radio, ARTE Boutique pour acheter des DVD et maintenant ARTE VOD. Donc les internautes (plus d'un million par mois qui visitent le site ARTE TV) viennent voir ce qui se passe chez nous. Et au bout de quelques mois d'exploitation, nous avons déjà 90 000 personnes qui consultent notre offre chaque mois. Cela ne veut pas dire qu'ils consomment ! Ils sont souvent déçus de ne pas trouver le film qu'ils voulaient voir ou revoir, et nous envoient un courriel pour nous faire des reproches... On leur explique les problèmes de droits, avec les producteurs, les comédiens, la musique etc. Bref, 15 000 personnes ont tout de même ouvert un compte et reçoivent la *Newsletter* pour savoir ce que nous proposons...

Nous nous sommes finalement rendus compte que les internautes veulent du définitif, pas du locatif. Ils veulent acheter le fichier, pour le graver et en disposer librement. Donc en janvier (2007), nous allons passer à de la fourniture. Notre offre est française, mais elle est géo-localisée, c'est-à-dire qu'on peut en profiter dans le monde entier, puisqu'Internet est mondial. Nous avons 25% de nos internautes qui ne viennent pas de France, donc nous devons élargir les droits pour que les francophones et francophiles du monde entier puissent accéder à notre offre. Avec chaque programme vous trouvez une galerie de photos, un extrait vidéo, des programmes associés et, lorsque c'est possible, un lien vers le site Internet d'ARTE, vers la radio et/ou la boutique ou vers un site extérieur. Vous avez aussi la liste des territoires à partir desquels vous pouvez visionner le fichier. Nos programmes sont toujours en version originale et sous-titrée en français. C'est une offre française.

En résumé, le site d'ARTE c'est :

- une offre singulière par la variété et la qualité de ses contenus,
- une offre légale **et** autorisée par les ayants-droits de chaque programme qui perçoivent une rémunération,
- un site réactif en fonction de l'actualité au sens large,
- une image et un son de qualité (1500 kbps),
- un téléchargement locatif et bientôt définitif,
- une gestion de la territorialité des droits totalement sécurisée. Nous avons retenu une solution (de géo-localisation) performante (société de distribution AKAMAI) qui garantit l'analyse de la territorialité des internautes. Sur le site, pour chaque programme, les territoires à partir desquels on peut télécharger sont précisés. Les *Carnets d'Histoire parallèle* par exemple sont téléchargeables du monde entier.
- un système de protection contre le piratage performant (solution Microsoft).

Fort de sa marque et de son label de qualité, éléments indispensables sur Internet, ARTE fait le pari de continuer à être un acteur audiovisuel de premier plan dans un univers de plus en plus concurrentiel.

* * * * *

ARTE VOD, une offre d'exception désormais au service des médiathèques

Aujourd'hui ARTE France est en mesure d'offrir aux abonnés des médiathèques une offre de service de Vidéo à la Demande portant sur l'ensemble des 600 programmes présents sur le site ARTE VOD (<http://www.artevod.com>). C'est un créneau qui nous intéresse beaucoup.

Le dispositif proposé est exemplaire en termes de propositions éditoriales et simple dans sa mise en œuvre technique :

- La Médiathèque décide pour un montant prédéterminé, de prendre en charge financièrement la mise à disposition temporaire de programmes sur ARTE VOD auprès de ses abonnés.

- Le visionnage des programmes mis à disposition se fait au domicile des abonnés de la Médiathèque. Ces abonnés disposant d'un PC et d'une connexion à haut débit peuvent sélectionner le ou les programmes qu'ils souhaitent visionner au sein de l'offre ARTE VOD.
- Ils se connectent sur le site Internet de la Médiathèque afin de s'identifier, puis à partir de ce site, ils ont accès à une interface les mettant en contact avec l'ensemble du catalogue du site ARTE VOD. Il est possible de mettre en place un quota de consultations de programmes par abonné sur une période donnée, ce quota étant déterminé et communiqué par la Médiathèque.
- Le prix de mise à disposition et de consultation du programme par chaque abonné est le prix public affiché sur le site ARTE VOD. (entre 0,99 euros pour un programme de quinze minutes et 4 euros pour un long métrage). Le coût de chaque visionnage est déduit du montant prépayé par la Médiathèque. Le visionnage est gratuit pour l'abonné.

Un premier accord a été signé avec la Médiathèque de Troyes (pour 1 500 euros) et ce nouveau service est effectif pour les abonnés depuis octobre 2006. Nous avons des contacts avec des bibliothèques universitaires aussi, pour la mise à disposition de certains programmes à leurs étudiants. Là, la négociation porte sur un prix forfaitaire, qui reste le même que le programme soit visionné 3 fois ou 15 000 fois.

ARTE, et c'est une première en France, favorise ainsi la pratique des usages numériques associés à une offre culturelle de qualité. Elle remplit sa mission de service public auprès de tous.

Contact : a-lanoe@arte-france.fr

ARTE FRANCE
Direction du Développement
8, rue Marceau
92785 Issy les Moulineaux cedex 9

Tel : 01 55 00 73 19

Jacques Mény :

J'aimerais, pour terminer votre intervention, que vous nous disiez ce que nous pourrions faire ensemble autour de la littérature ?

Marie-Laure Lesage :

Nous avons mis à disposition tout ce qui a été produit ou coproduit par ARTE dans ce domaine et nous continuerons à le faire. Nous avons récupéré la série *A mi-mots*, produite par MK2, je ne sais pas si vous la connaissez...

Pour les maisons d'écrivain, je pense qu'il faut les fédérer. Il n'est pas possible que chacune ait sa propre plateforme, car c'est très complexe à gérer informatiquement. Et l'intérêt d'Internet, c'est que tout le monde le pratique, il ne faut pas croire que ce sont seulement les 15-25 ans ! Les écrivains et la littérature pouvant être considérés comme une "marque", au même titre qu'ARTE par exemple, vous pouvez très bien avoir une excellente visibilité sur Internet, à condition d'être très réactif, car il faut que cela bouge tout le temps. Nous, nous avons environ 1 000 consommations payantes par semaine, avec une demande à peu près équivalente en termes de documentaires ou de longs métrages. Cela marche aussi avec l'actualité, les élections ou une exposition importante... et nous tenons donc notre page d'accueil à jour très scrupuleusement.

Jean-Claude Ragot

Pour l'instant, vous ne proposez que des émissions d'ARTE. Pourrait-on imaginer à terme que vous puissiez, avec des critères que vous définiriez vous-mêmes car votre image est en jeu, proposer sur votre plateforme des films ou des documentaires réalisés par des maisons d'écrivain, dont la qualité vous semblerait suffisante pour être diffusée par votre système ?

Marie-Laure Lesage :

Nous sommes une chaîne franco-allemande, donc nous ne sommes pas seuls décisionnaires. Pour le moment notre offre est à 95 % ARTE. Les chaînes allemandes n'ont pas le droit de faire autre chose que de diffuser sur un réseau hertzien. Pour l'instant, elles ne peuvent pas proposer une offre de VOD publique. Donc, comme ARTE France était très en avance avec ARTE VOD, les Allemands ont exigé que toute l'offre soit bien sous la marque ARTE, c'est-à-dire que tous les programmes aient été diffusés sur ARTE. Aujourd'hui on essaye d'ouvrir au cas par cas. Pour le moment, nous avons choisi un modèle payant. Il existe toutes sortes d'offres gratuites, avec de la publicité... Nous, nous pensons que nous avons un public pour ce que nous faisons et nous allons essayer de tenir. On verra dans les mois qui viennent si nous avons raison...

Bernard Faivre d'Arcier :

Je reprends juste un peu la main, avant peut-être quelques questions. Pourquoi sommes-nous en train de parler de la diffusion ? En général on parle de la production, et vous allez aborder ce point demain avec les tournages dans les maisons d'écrivain. Mais vous avez bien fait de commencer par les questions de diffusion, car nous ne sommes plus à l'époque où FR3 pouvait financer la production d'*Un siècle d'écrivains*...

On pourrait aussi parler des magazines littéraires et de la place de la littérature à la télévision. Ce qui est important pour vous, maison d'écrivain, quand vous avez un projet audiovisuel, c'est qu'il puisse connaître une diffusion. C'est là toute la question : si vous cherchez un financement auprès d'une collectivité territoriale, une ville, un département, une région, en fonction de votre statut, on vous demandera de toute manière des comptes sur la diffusion. Alors vous allez dire, nous allons le vendre sous forme de DVD dans notre boutique, mais cela n'ira pas loin, vous le savez bien. Et donc l'opportunité pour vous ce sera sans doute à l'avenir la Vidéo à la Demande. Pour l'instant c'est une technique toute nouvelle, en locatif donc pas franchement rentable. Mais si vous pouviez assurer à votre collectivité que votre production audiovisuelle va connaître une diffusion en VOD par le biais de la plateforme d'ARTE par exemple, ce serait une réelle avancée ! La Fédération des maisons d'écrivain ne peut pas gérer une plateforme de VOD, bien entendu, mais par un accord avec ARTE, je vous laisse imaginer la diffusion individuelle que votre production audiovisuelle pourrait connaître ! C'est tout à fait nouveau et nous rentrons alors dans un modèle économique possible...

Jacques Mény :

Nous en avons parlé avec Marie-Laure quand nous avons préparé cette rencontre : on pourrait imaginer une collection *Littérature* comme il existe déjà chez ARTE VOD une collection *Palettes*... Merci Marie-Laure pour ton intervention. Nous étions dans le patrimoine, nous voici dans la prospective !

Nous allons revenir au présent proche avec une intervention à propos de l'écrivain dans les médias audiovisuels aujourd'hui. Comment se constituent les archives de demain ? Qu'aurons-nous à voir, si on se réfère à ce qui paraît dans les médias actuellement sur la littérature et les écrivains, par rapport à ce que nous avons vu pendant ces deux jours ? Je me tourne cette fois vers Sylvie Gouttebaron.

Sylvie Gouttebaron :

Je suis venue avec Christophe Lamiot-Enos, un poète qui enseigne, notamment à l'IUFM de Normandie à Rouen, et qui publie son œuvre poétique chez Flammarion. Il a déjà édité trois livres. Une œuvre conséquente donc, mais vous n'avez pas encore vu Christophe sur les télévisions du service public et c'est bien là le problème à mon avis.

Je dirige la Maison des Ecrivains à Paris. Je m'occupe des auteurs contemporains et pour défendre la diffusion de leurs œuvres je me demande ce que je peux faire. Je remercie la Fédération de m'avoir invitée. Nous avons ensemble le projet d'organiser à l'échelon national, pour Lire en Fête 2007, la rencontre entre la littérature patrimoniale que vous défendez chacun dans vos maisons et les auteurs contemporains, qui heureusement lisent aussi la littérature du passé et s'en imprègnent pour travailler. Nous avons en effet un projet de coproduction Maison des Ecrivains, Fédération des maisons d'écrivain et ARTE...

Pourquoi ce sujet m'intéresse t'il beaucoup ? J'ai rencontré Pierre Dumayet il y a une quinzaine d'années, j'ai appris à lire et à rire avec lui en regardant les émissions qu'il réalisait, parce que Dumayet est un surréaliste dans l'âme. Ceci posé, si Jeanne Benameur était venue, elle vous aurait raconté ce qui vient de lui arriver. Elle était invitée par F.O. Gisbert (je crois qu'on dit FOG... donc dans le brouillard total !), pour la nouvelle émission qu'il anime, en même temps que F. Bayrou. Quelques jours avant l'émission, on la déprogramme pour J.F. Kahn... Jeanne venait de publier un nouveau livre aux Editions de l'Olivier. C'est un coup dur pour eux, mais ils préfèrent ne pas réagir pour ne pas risquer que leurs auteurs ne soient plus jamais invités !

Je rencontre quotidiennement des écrivains, parfois aussi connus que Philippe Claudel ... ou Christophe Lamiot-Enos, qui sont peinéés parce que leur œuvre n'est pas diffusée. L'un des moyens les plus simples serait pourtant le service public ! Parfois je me dis que nous avons un site Internet, et que nous pourrions y insérer de petites vidéos de présentation des nouveaux livres de nos auteurs, mais qui les verraient ? Nos adhérents ! Au-delà que fait-on ?

Quand je suis arrivée il y a un an et demi à la Maison des Ecrivains, j'ai écrit au Ministre de la Culture. J'ai eu une réponse un an après, très rassurante, disant que la littérature est très bien défendue à la télévision française ! De *Thé ou Café* à Guillaume Durand... Certains font de très bonnes émissions, mais qui passent à 1h30 du matin.... Il était question dans cette lettre non pas de littérature mais d'"expression littéraire", je ne sais pas très bien ce que cela veut dire... J'ai répondu et j'attends encore la réponse... C'est alors que Christophe est venu me voir, après avoir lu l'article d'Alain Beuve-Méry dans le Monde...

Personnellement je connais bien le président de la SCAM et nous allons mener ensemble ce combat. Nous avons notamment une réflexion sur les nouveaux modes de diffusion. Moi je reste persuadée que le service public a un devoir, une mission dans ce domaine... J'ai rencontré dernièrement les personnes qui s'occupent du livre en Région Ile-de-France et je leur ai fait part de mon inquiétude sur le traitement de la littérature à la télévision. J'ai eu une bonne écoute, quitte à créer une émission littéraire avec une antenne régionale, pourquoi pas ? J'en suis là pour ce qui me concerne, et je passe la parole à Christophe.

Christophe Lamiot-Enos :

Je reprends le propos de Sylvie à partir de cette publication dans *le Monde* du 1/9/2006, qui ne vous aura pas échappée. Alain Beuve-Méry fait un tour d'horizon des programmes où il sera question de livres sur les chaînes de télévision. Ce tour d'horizon me suggère quelques remarques, dont j'ai fait part à Sylvie et que je vous livre maintenant.

On y voit principalement la mise en avant de quelques ouvrages qui viennent de paraître, autour d'une table, en présence des auteurs. Cette mise en scène de la littérature est extrêmement datée et n'a pas grand-chose à voir avec la réalité de l'écriture et du "phénomène livre" à notre époque. Donc quand

vous regardez ces émissions, vous avez l'impression de regarder quelque chose qui fait partie de la culture du passé.

Pourquoi les émissions littéraires ne bénéficieraient-elles pas des conseils de professionnels en matière de livres ? Pourquoi est-on obligé de subir les présupposés de personnes qui ne connaissent pratiquement rien à ce qui se fait maintenant avec le livre, autour du livre et pour le livre ? Pourquoi tant de décalage ? Je m'adresse ici au Ministre de la Communication : ce qu'il convient d'appeler aujourd'hui le "phénomène livre" dépasse de beaucoup la librairie, la bibliothèque, le monde de l'édition...

Je dis le "phénomène livre" car je reviens d'un passage par plusieurs universités américaines et je me rends compte qu'il y a ici en France un véritable malentendu entre les écrivains et la télévision ou l'audiovisuel. Une des questions que je pose est : Pourquoi n'y aurait-il pas d'émissions de poésie à la télévision française ? De l'autre côté de l'Atlantique, j'enseignais la littérature française de la seconde moitié du XXe siècle, notamment la poésie. Ce que j'appelle le "phénomène livre" a une histoire en France, avec ses spécificités qu'il ne s'agit pas de négliger bien sûr, mais plusieurs aspects récents de ce phénomène me semblent appeler à un véritable rapprochement entre la télévision et le livre.

Tout d'abord, celui de l'importance qu'ont pris la voix et la lecture en public. La lecture à haute voix par l'auteur lui-même, c'est-à-dire que la littérature n'est plus une matière inerte, un objet désincarné, mais au contraire la relation particulière entre un corps et une écriture, c'est-à-dire un maniement du langage. La lecture peut être faite par l'auteur, par des traducteurs, par des acteurs même. C'est une pratique très ancienne mais on peut penser que des formes plus récentes comme le slam, la poésie de la performance pourraient trouver un auditoire, un public attentif, dès la présentation de produits qui mettraient en avant ces formules.

Ensuite, il y a toutes les associations qui dessinent ce "phénomène livre" dans la ville, dans tel ou tel quartier, ou à plus grande échelle dans les régions, sur l'ensemble du territoire français, ou encore en Europe, ou dans le monde en général. L'écrivain ne travaille pas en vase clos, son activité déborde l'entretien de l'encre avec le papier, les écrivains se rencontrent, ils se traduisent, ils s'invitent réciproquement. Ces échanges fécondent leurs travaux, ces travaux ne sont plus seulement le produit d'une seule parole, - s'ils l'ont jamais été, cela fait partie du mythe - mais c'est la parole d'une pluralité de rencontres. A travers les fêtes et les festivals qui existent, l'écrivain essaye d'inventer de nouveaux modes "d'être ensemble". Il y a un véritable travail, non seulement de diffusion mais surtout d'archivage à proprement parler. Un archivage que la Maison des Ecrivains a mis en place récemment en enregistrant tout ce qui s'y passe.

Troisième point : les collaborations entre les disciplines traditionnellement constituées se multiplient : écriture et musique, écriture et dessin, écriture et peinture, écriture et danse, ... l'offre éditoriale traditionnelle ne suffit plus à répondre à une demande sans cesse croissante et de plus en plus difficile à satisfaire d'un point de vue strictement technique. Le "phénomène livre", ce sont aussi les livres pauvres, les livres d'artistes... toute une activité hors commerce de personnes ayant choisi de sortir des sentiers battus - je rends hommage au passage à Daniel Leuwers à Tours [collection de livres pauvres de la Demeure de Ronsard, NDLR] – Tout cela c'est la réalité de l'écriture actuelle, et si vous passez à côté, vous passerez à côté du "phénomène livre" aujourd'hui.

Quatrièmement, le livre ne se cantonne plus au littéraire, traditionnellement opposé au non-littéraire, à ce qui ne serait pas lui donc, mais il investit le monde de l'entreprise par le biais de la maison d'écrivain, par le biais de l'atelier qui s'y déroule. La littérature, ce n'est pas quelque chose qui s'isole, au contraire elle cherche à rentrer à l'intérieur du monde, là où apparemment elle n'est pas...

Ensuite, ce "phénomène livre", je le retrouve à l'hôpital, dans les écoles, les collèges, les lycées, les universités. Depuis 1992, il y a un effort concerté avec la mise en place de programmes spécifiques que vient relayer une lecture critique des livres et des articles. Pourquoi n'y a-t-il pas également un support audiovisuel pour épauler, avec la force de l'image, pour ancrer plus profondément ces

programmes, qui peuvent aussi battre de l'aile parfois du point de vue financier au moment des choix budgétaires et de la répartition des moyens ?

Si je veux résumer ce que je viens de dire, c'est que celui qui voudrait confiner le "phénomène livre" à des rayonnages, à une relation intime que l'"objet livre" peut nouer avec son lecteur comme avec son auteur, serait à côté de la vérité. Et c'est au nom de cette vérité que je pense que la rencontre entre l'audiovisuel et le livre doit se faire, et se fera de toute manière.

Merci.

Sylvie Gouttebaron :

Je voudrais juste ajouter à ce que Christophe vient de dire, et cela me semble très important, que nous développons deux programmes en relation avec l'Education nationale. Les écrivains, notamment ceux pour la jeunesse, mais aussi les poètes, sont très sollicités par l'Education nationale, mais ce sont toujours les mêmes et ils ou elles n'en peuvent plus. Là le service public a un rôle à jouer. Il faudrait un bon archivage de la parole de l'auteur, j'entends par là "mettre la parole de l'auteur en œuvre", et là je rejoins Pierre Dumayet.

Effectivement les manifestations littéraires se sont multipliées. Mais elles finissent toutes par adopter un discours sur l'œuvre et on n'est plus du tout dans la création littéraire. Certains le regrettent d'ailleurs. Mais s'il y avait de très bonnes émissions littéraires faites sur des auteurs contemporains, elles pourraient être diffusées à l'Education nationale. Cela permettrait aux enseignants de préparer la rencontre avec l'auteur.

Pour en finir avec Pierre Dumayet, on lui reprochait son élitisme et il répondait à cela (c'est Robert Bober qui me l'a raconté) qu'il ne concevait pas que quelque chose qui l'intéressait lui ne puisse pas intéresser autrui. C'est tout le contraire de l'élitisme, d'une part, et d'autre part il n'y a pas de débat en littérature. Aujourd'hui on invite les auteurs dans des émissions pour débattre de quoi ? De phénomènes de société au fond. Jeanne Benameur a été invitée à la nouvelle émission de FR3, mais c'est parce qu'elle a écrit un livre sur les collèves et que le débat ce soir-là tournait autour de ce sujet. On n'est plus du tout dans la littérature et on peut le regretter...

Bernard Faivre d'Arcier :

Il y a en effet plusieurs articles qui sont parus sur la critique des émissions littéraires dans *Télérama* et *le Nouvel Observateur*, avant celui du *Monde*. Ce sont des émissions autour de l'auteur, où on ne le voit plus. Il est souvent noyé dans des émissions généralistes et c'est vrai que la télévision se dédouane assez volontiers à travers quelques têtes d'affiche.

Moi justement je pense que l'avenir c'est la production individuelle, ce dont nous parlions précédemment. Le problème c'est toujours la diffusion qui ne sera jamais une diffusion de masse, mais c'est là qu'on retrouvera l'auteur sans masque. Au Festival d'Avignon, nous avons fait pendant des années des lectures avec des écrivains et des comédiens, avec un intérêt public évident. Nous n'en avons pas gardé de trace parce qu'à l'époque on n'avait pas de production audiovisuelle, et surtout on ne savait pas quels étaient les moyens de diffusion.

Sylvie Gouttebaron :

La Maison des Ecrivains s'est associée aux *Correspondances de Manosque* et nous avons décidé de créer un "manifeste des événements littéraires de création" qui a été signé il y a un an par diverses associations avec nous. Moi, en tant que directrice de la Maison des Ecrivains, je porte un regard vigilant sur ce qu'on fait ou ne fait pas avec un écrivain. Je viens du Festival du Premier Roman que j'ai dirigé huit ans à Chambéry et je ne peux pas ne pas être attentive à ce qui se fait avec la parole de l'auteur. Donc nous avons signé ce "manifeste des événements littéraires de création", et le premier effort que nous devons faire à la Maison des Ecrivains, c'est l'archivage des productions totalement inédites, tout ce que font les écrivains avec des comédiens, des musiciens, là où la parole de l'auteur est intègre, où il est en activité créatrice.

Jacques Mény :

Il est vrai que si on pouvait filmer toutes les interventions d'écrivains, on pourrait constituer une encyclopédie absolument fabuleuse pour l'avenir. Jérôme Prieur, qui viendra tout à l'heure nous donner son point de vue de producteur, de réalisateur et d'écrivain, nous dira qu'est-ce que filmer ? Est-ce possible/impossible de filmer un écrivain ? C'est déjà une chose extraordinaire de pouvoir simplement archiver le témoignage de la parole.

Il y a une bascule entre ce que nous avons vu hier matin, les 15 mn de Céline où, passée la question de départ on ne voit plus Dumayet, et Pivot qui a été, c'est vrai, un grand passeur, mais aujourd'hui c'est lui la star, la vedette, plus que les écrivains ! Il est entré à l'Académie Goncourt sans avoir écrit un seul livre. L'effet pervers de cela, c'est qu'aujourd'hui on filme Thierry Ardisson en train d'interviewer Monsieur X plutôt que l'inverse... La mémoire de demain sera celle des animateurs, pas des auteurs ! Donc là, nous avons une mission à remplir.

Georges Buisson :

On voit bien que ce débat est très difficile à trancher, car d'un côté nous avons une dimension commerciale - Madame Lesage parlait tout à l'heure de consommation, je ne lui reproche pas, mais nous sommes dans cette logique-là - et de l'autre on parle de service public... Là nous sommes vraiment dans le débat de société.

En revanche, moi ce qui m'intéresse pour nous maisons d'écrivain, lieux patrimoniaux, c'est comment pouvons-nous œuvrer pour et avec les auteurs d'aujourd'hui ? Je voudrais souligner deux choses, d'abord un événement qui est porté par la région Centre, qui s'appelle *Mille lectures d'hiver* et qui va se dérouler de décembre à mars prochain (je suis un peu à l'origine de ce projet, avec le CRL Centre). La lecture est un moyen extraordinaire de découvrir des univers d'auteurs. Alors que souvent l'adaptation d'un livre au cinéma me pose problème car elle m'impose trop de choses qui gênent mon imaginaire, la lecture permet à l'inverse une ouverture à des imaginaires possibles, et je trouve cela très important.

L'opération *Mille lectures d'hiver* permet de régler les deux contradictions qui sont les nôtres : la démocratisation, l'accès à des auteurs d'aujourd'hui, et la massification, c'est-à-dire l'accès pour le plus grand nombre. Pendant ces *Mille lectures d'hiver*, chaque lecture sera organisée par une personne, publique ou privée, dans le lieu où elle le souhaite, et réunira une trentaine de personnes. 1 000 lectures qui réunissent 30 personnes, cela fait au bout du compte 30 000 personnes ! Et on ne propose pas un catalogue où les gens choisissent les auteurs, car on sait bien que l'on va toujours à ce que l'on connaît. Ainsi amène-t-on à des découvertes humaines et citoyennes... La littérature est un élément extrêmement citoyen, car elle permet de regarder le monde.

D'autre part on organise chaque année à Nohant le salon international de l'édition et de la revue de poésie, dans les jardins, et on réunit à chaque fois entre 1 300 et 1 500 personnes, sur un jour et demi, et je trouve cela très positif.

Sylvie Gouttebaron :

Je pense que toutes les actions conduites par les CRL sont très importantes. La lecture à voix haute, soit par des comédiens, soit par les auteurs, est un phénomène actuel pour la littérature, mais il ne faut pas laisser le comédien prendre le pas sur l'auteur... Il faut inventer de nouvelles formes pour produire une parole juste par rapport à la littérature. Et les lectures publiques deviennent aussi un problème parce que, selon leur durée, les auteurs ne perçoivent pas de droits...

J'ai oublié de dire quelque chose de très important : les ateliers d'écriture se sont multipliés ces dernières années, mais il faudrait faire plus d'ateliers de lecture !

Cécile Hautière :

Moi j'apporte plutôt un témoignage sur lequel j'aurais aimé que l'on puisse réfléchir ensemble. En Picardie, les maisons d'écrivain se sont organisées en réseau et on s'est posé la question de savoir comment allier le patrimoine littéraire représenté par ces maisons avec des auteurs contemporains. Depuis deux ans, avec la DRAC, on a initié une résidence d'écrivain par an dans le réseau.

On a d'abord eu un écrivain pendant un mois chez Claudel en 2005, et en 2006 on a deux résidences, l'une chez Alexandre Dumas et l'autre chez Jules Verne. Mais on n'a pas pensé au média film pour archiver ce qui se passait. On est resté dans un schéma très classique pour conserver des traces du passage de ces écrivains : on va produire une petite collection d'ouvrages avec ces textes qui ont été créés en résidence, mais je n'avais pas pensé à la forme "film" pour conserver des archives, pour retravailler cela par la suite. Ce serait peut-être bien qu'on crée une petite cellule de réflexion au sein de la Fédération... Les maisons d'écrivain ne sont pas des lieux poussiéreux du passé, elles peuvent servir à la valorisation des œuvres des auteurs d'aujourd'hui ! Pour moi, un film cela me paraît encore bien compliqué. Pour le moment on essaye juste d'en faire un sur l'histoire littéraire de la région, avec le CRDP et le rectorat d'Amiens.

Jacques Mény :

Aujourd'hui, avoir une caméra numérique, cela coûte trois fois rien par rapport aux moyens du cinéma classique. On peut tous faire de l'archivage de ce qui se passe dans nos maisons.

Sylvie Gouttebaron :

Avec Emmanuel Hoog et Sylvie Richard de l'INA, nous mettons en place pour les lycées un cycle avec dix écrivains qui vont choisir dans le fonds d'archives, à partir des années 50, un documentaire relatif à un auteur et vont en rendre compte dans un lycée, à la fois sur le rapport à l'image - comment capte-t-on la parole d'un auteur ? - et l'auteur choisi.

Jean-Paul Dekiss :

Je voudrais réagir sur l'intervention de Christophe Lamiot-Enos. Depuis cinq ou six ans que je travaille sur la programmation de la Maison de Jules Verne, j'ai toujours eu cette préoccupation de savoir comment on allait pouvoir "sentir écrire" l'écrivain qui avait vécu dans cette maison, le sentir créer, le sentir être en relation avec ce que c'est que d'écrire. C'était la première question. Aujourd'hui, à travers la muséographie, une petite partie de cela est passé, mais maintenant beaucoup est à passer dans l'animation.

Et quand on en vient à la question de la résidence d'écrivain, la relation que l'on a créée avec le public dans les rencontres qu'on organise avec l'écrivain actuellement en résidence tourne toujours autour de cette unique question, autour de la sensibilité d'écriture ! On est en plein dans la relation entre les écrivains du présent avec ceux du passé.

Geneviève Tricottet :

Bonjour. Je suis professeur de lettres et responsable au rectorat d'Amiens de l'action culturelle. J'aimerais vous dire, à la fin de ce débat, tout l'intérêt que l'Education nationale porte à la littérature puisque que j'ai été missionnée pour venir assister à vos Rencontres. Nous avons un travail à faire ensemble, à la fois pour transmettre le patrimoine, c'est évident, mais aussi pour transmettre tout ce qui concerne l'acte d'écrire, donc tout ce qui concerne la lecture aussi, et toutes les actions dont vous avez parlé, M. Lamiot-Enos, sont signe d'ouverture et de collaboration.

Jean-Claude Ragot :

Pour terminer, un petit mot sur ce que disait Cécile tout à l'heure : moi je trouve assez normal que la sortie d'une résidence d'écriture trouve sa forme dans une collection d'ouvrages écrits ! Autant cela peut être intéressant de garder des traces, de les filmer, etc. autant je ne suis pas pour une guerre de tranchées entre auteurs et acteurs ! Pourquoi les auteurs ont-ils du mal dans les émissions de télévision ? C'est parce qu'on ne leur demande pas d'avoir une pensée, mais d'être capables de débattre et de se faire valoir par rapport aux autres. Ce format ne convient pas à un auteur. S'il a du mal à s'exprimer en public, cela ne veut pas dire qu'il n'a pas une pensée extrêmement profonde et il n'est pas obligé d'être le "commercial" de son œuvre. Donc il faut en revenir à la force de l'écrit. Mais je ne suis pas contre l'audiovisuel, je suis pour les lectures, par les auteurs, ou par des acteurs !

Anne Borrel :

Merci d'avoir soulevé ces problématiques anciennes, mais qui ont besoin d'être constamment redites. Tout ce qui a été dit est absolument capital. Je voulais simplement souligner la place d'institutionnels que l'on n'a pas encore évoqués et qui s'articulent parfaitement avec tout cela. Je pense à la Délégation générale à la langue française et aux langues de France. Lecture et écriture sont des actions qui sont soutenues en région. Nous avons à la DRAC des crédits pour ces actions-là. On entend dire que la Semaine de la langue française est un gadget, ce n'est pas vrai. Les structures qui programment des actions dans ce cadre-là bénéficient d'un relais en ligne.

Et puis il y a la lutte contre l'illettrisme, qu'il faut lier à la littérature : on peut la jouer avec l'audiovisuel justement !

Jacques Mény :

Merci à tous.

Synthèse des ateliers et discussion

Table-ronde présidée par :
Michel Melot

avec :
Jean-Paul Dekiss
Sylvie Genevoix

Jacques Mény :

Avant de laisser la parole à Michel Melot pour le mot de la fin, je passe le micro à Jean-Paul Dekiss qui a deux idées à développer.

Jean-Paul Dekiss :

Je souhaitais dire quelques mots sur tout ce que nous avons pu entendre jusqu'à maintenant sur l'audiovisuel. Personnellement je viens du cinéma et j'ai eu l'impression dans ce qui a été dit ici qu'il n'était pas possible de tourner soi-même des films et de les passer à nos publics. Bien entendu, c'est faux. Ce qu'il faut comprendre, c'est que les films de production, c'est-à-dire non produits par nous, font l'objet de droits qu'il faut acquitter pour pouvoir les diffuser.

En ce qui concerne le deuxième volet, c'est-à-dire la production, il suffit pour ceux d'entre nous qui veulent enregistrer dans leur maison, de se mettre dans la peau du producteur, en respectant les règles suivantes :

- signer des contrats avec les techniciens et tous les gens qui travaillent sur le film pour qu'ils vous cèdent la totalité des droits d'utilisation du document auquel ils ont participé,
- et faire signer des lettres de décharge aux personnes qui apparaissent à l'image.

Il ne faut pas laisser croire que nous ne pouvons pas tourner des films pour nous-mêmes.

Ensuite, si vous voulez passer votre film au cinéma, vous devrez aller devant la commission de censure et obtenir le visa d'exploitation qui vous permettra d'être diffusé en salle. Et vous pouvez tout aussi bien signer un contrat de diffusion avec une chaîne de télévision. Par ce contrat vous vous engagez, en tant que producteur, à avoir résolu pour eux tous les problèmes de droits d'auteur. Vous êtes là en situation de producteur qui vend son film. Si vous vendez 1 000 ou 2 000 euros un droit de diffusion d'un film de 15 mn à la télévision, la chaîne va déclarer cette diffusion aux sociétés d'auteurs et en tant qu'auteurs ils vont toucher leurs droits.

Le système est complexe et se décline à plusieurs niveaux. J'en parle car nous avons pendant ces deux jours surtout évoqué des films produits.

Jacques Mény :

Nous allons essayer, à la suite de ces Rencontres, de publier un document de référence pour vous aider à résoudre toutes ces questions, qui sera à la fois un guide de tous les organismes que vous avez rencontrés ici et un ensemble de réponses aux problèmes qui se posent, sur les modalités de procédure à suivre... un guide pratique donc, qui vous sera destiné.

Jean-Paul Dekiss :

Un autre point complémentaire concernant les tournages. Nous avons déjà archivé plus de 20 heures de production. Je vous dis cela car il faut bien distinguer l'archivage de la finition du document. Il nous a semblé chez Jules Verne qu'il fallait avant tout, même avec très peu de moyens, archiver. Les entretiens avec Michel Serre, Julien Gracq, Michel Butor, etc. sont archivés en audio ou en audiovisuel. Nous, on va les utiliser en films courts (5 mn) qui seront mis à disposition du public quand nous serons arrivés à cette étape de la muséographie de la maison.

Donc il faut bien comprendre que cela ne coûte pas cher aujourd'hui d'archiver, en image fixe, avec une caméra. Ce qui coûte beaucoup plus, c'est de répertorier, de savoir exactement tout ce que vous avez dans vos films pour éventuellement les monter. Mais cela, c'est un deuxième stade, l'essentiel c'est d'archiver.

Jacques Mény :

Nous avons fait la même chose à Manosque avec le Centre Giono : on a 12 heures de témoignages en numérique sur l'écrivain, par sa femme, sa fille, ses proches, ses amis, ses metteurs en scène... J'ai dernièrement vivement encouragé Sylvie Genevoix à faire de même avec sa mère, qui a 95 ans mais est toujours très en forme, sur sa vie avec Maurice Genevoix...

Jean-Paul Dekiss :

Je voulais aussi remercier Jacques de sa programmation et vous faire partager ce que moi j'en ai retiré, en quelques mots. D'abord ces projections ont été, je pense pour tout le monde ici, de grands moments de bonheur et de relation avec les écrivains du passé. On aurait vu des écrivains d'aujourd'hui filmés de cette façon et avec cette densité, cela aurait été aussi émouvant. Nous sommes entrés de plain pied dans l'univers de l'écrivain, dans sa nature d'écrivain.

Je retiens des mots qui sont riches à entendre, comme Cocteau quand il nous dit : "Désobéir aux habitudes... la désobéissance est le privilège des héros, des enfants, des poètes...". C'est Prévert qui lit son *Ramoneur* avec cette mobilité dans le visage absolument extraordinaire, la peau de son front, ses sourcils, ses oreilles, son cou, son menton qui accompagnent la bouche et les yeux baissés sur son texte... Céline qui nous dit : "On m'accable parce que je suis raffiné. Si dans un élevage on tue les chiens raffinés, on n'a qu'à me tuer !" Et on voit bien à ce moment-là que si quelqu'un venait lui tirer dessus, il n'y verrait pas d'inconvénient ! A côté d'eux, Aragon et Triolet franchement pathétiques, qui parlent de littérature pris dans l'étau du stalinisme... et pourtant ce qu'ils disent parle aussi de l'humain, avec la même qualité pratiquement que les autres. Quand Aragon dit que le meilleur moment de l'homme, c'est l'homme amoureux, c'est fort, c'est beau, c'est juste, c'est vrai... Quand Elsa dit que l'optimisme de Tchekhov montait avec le déclin de sa santé, c'est magnifique comme relation à la littérature...

Aujourd'hui, dans notre société, on est accablé par le divertissement. C'est l'influence contemporaine des programmeurs de la télévision qui joue beaucoup dans cette conception de divertissement pour tout, et aussi pour la littérature. Cette démarche commerciale qui consiste à courir après le public, la sacro-sainte audience, on ne peut pas l'éviter, c'est notre époque qui veut cela. Et par rapport à ce que nous avons vu pendant ces deux jours, je trouve que nous perdons une chose que tous ces écrivains, Mauriac, Céline, Claudel, Prévert, etc. ont bien montré mais qui s'est perdue justement sous l'effet du divertissement : c'est l'ironie, une ironie qui leur permet de séduire, mais pas à partir d'une représentation de l'humain comme le fait la télévision, mais de l'humain lui-même. C'est énorme

comme différence ! Et ce ne sont pas des auteurs qui se ressemblent en plus : chez Prévert, c'est la fable humaine ; chez Céline, la dérision du pouvoir ; chez Cocteau, une jubilation poétique ; chez Claudel une extase ; chez Mauriac un enracinement... Cette distance que donne l'ironie, ils l'ont d'abord vis-à-vis d'eux-mêmes. Et pourtant, à chaque fois ils disent leur profond attachement aux sentiments humains.

Merci Jacques.

Jacques Mény :

Je pense que ces Rencontres ont atteint leur but, qu'elles vous ont permis une prise de contact direct avec les bons interlocuteurs, qu'elles ont débloqué la relation que nous pouvions avoir avec ce milieu de l'audiovisuel.

Pour conclure sur "ce qui s'est vraiment passé" pendant ces deux jours, je donne la parole à notre mentor Michel Melot.

Je rappelle que Michel Melot a publié un livre en ce début d'année qui s'appelle tout simplement *Livre*, préfacé par Régis Debray avec des photos magnifiques de Nicolas Taffin, actuellement exposées dans le cadre du mois de la photographie à la BPI. C'est vraiment un beau livre sur le livre, un livre d'amour du livre et où l'on pénètre dans le monde d'un livre.

Michel Melot
Ancien Conservateur Général des Bibliothèques

Le spectacle de l'écrivain

Je dois d'abord présenter les excuses de Régis Debray, qui aurait dû être ici et qui porte un réel intérêt aux maisons d'écrivain : j'ai souvent l'occasion d'en parler avec lui. Il avait répondu présent à l'invitation de M. Goussard et il espérait bien être ici, mais hélas il est retenu à l'étranger. Il voit dans la maison d'écrivain l'illustration de ce qu'il appelle la médiologie, qu'il définit d'une façon elliptique et synthétique en disant que c'est l'étude de ce que les choses font à l'âme. Plus philosophiquement c'est une approche matérielle de tous les phénomènes que l'on dit spirituels. La maison d'écrivain et la littérature en font évidemment partie.

Il m'a donc demandé de le remplacer et j'ai accepté avec plaisir car j'étais là il y a dix ans et c'est avec une grande joie que j'observe depuis la croissance de cette Fédération que nous avons souhaitée avec M. Goussard et un certain nombre de personnes à cette époque. Voilà une opération qui se porte bien et qui a rendu de multiples services, non seulement aux maisons d'écrivain elles-mêmes, mais bien au-delà à tous leurs publics réels et potentiels. J'observe sa croissance, je constate aussi sa nécessité ; les journées qui se déroulent en ce moment en apportent une fois de plus la preuve évidente.

Nous avons assisté, pendant ces deux journées à ce que je serais tenté d'appeler le spectacle de l'écrivain. Non pas du spectacle inspiré de ses œuvres, celles dont il est l'auteur - nous en avons très peu parlé et ce serait l'objet d'autres rencontres – mais de celui dont il est acteur, volontaire ou involontaire. La maison d'écrivain peut être considérée comme le décor de ce spectacle, devant lequel il se livrerait à une véritable mise en scène de son écriture. Ce qui m'a frappé, c'est de voir à quel point l'écrivain est bon acteur, avec quelle foi il épouse son rôle, souvent même, il faut bien le dire, avec quelle complaisance il s'exhibe. Pour certains, on peut parler de cabotinage, et parfois des plus inattendus. On connaissait le goût pour la pose de Cocteau, de Gide, de Malraux, mais comment ne pas être séduits par les talents comédiens de Mauriac, de Céline et de Claudel ? Ces films, remarquablement choisis sans doute, nous ont démontré de façon évidente que l'écrivain, dans notre société, n'est pas qu'un écrivain. C'est un personnage. *Persona*, à Rome, désignait le masque de l'acteur, puis l'acteur lui-même. Un personnage, c'est-à-dire un modèle, un être mythique qui incarne une pensée, un style de vie, une conception du monde et du savoir. Il devient l'emblème d'un groupe.

La voix de l'écrivain

Ce qui apparaît aussi avec évidence devant l'image audiovisuelle de l'écrivain, c'est que ce pouvoir d'incarnation collective, il le doit à sa langue. Peu importe le physique, et même l'attitude : Cocteau est emprunté comme un élève appelé au tableau devant la caméra de *Lectures pour tous*, et Claudel immobile, mais touchant de simplicité dans son fauteuil de patriarche. Mais il faut les entendre déguster leurs propres propos, choisir leurs mots pour ne sortir que des phrases bien polies, rouler leurs paroles dans leur bouche avec emphase et jubilation. Les moins suspects de cabotinage, Prévert, dans la franchise de son style populo, Mauriac dans la bonne éducation de son style grand bourgeois, s'enchantent eux-mêmes. C'est avec raison qu'on a à plusieurs reprises rappelé l'importance des archives sonores, souvent occultées par celles du film et de la télévision. Jamais ne m'a paru plus juste la phrase de Gérard Blanchard : "l'important dans l'image, c'est le son". Il faut les entendre aussi avec leurs accents savamment naturels, le parler paysan de Claudel, le parigot de Prévert et le bourguignon de Colette. On peut d'ailleurs se poser à ce sujet une question plus grave : la voix de

l'écrivain, lorsqu'il lit lui-même ses textes, ou qu'il les improvise, a-t-elle cette valeur d'originalité qu'ont les œuvres graphiques, dont on exige qu'elles soient autographes pour garder leur valeur native ? Ceci expliquerait le plaisir qu'on a d'entendre lire eux-mêmes leurs textes, certains écrivains plutôt discrets, je pense à Julien Gracq ou à Nathalie Sarraute, qui n'ont pas dédaigné d'enregistrer certaines de leurs œuvres pour une édition en cassette. La valeur **originelle** que nous accordons à la voix de l'écrivain, ne serait-elle pas de même nature symbolique que celle que nous éprouvons pour sa maison ?

La photo de l'écrivain

Il en va de même de l'image de l'écrivain, de son portrait. Il existe à Paris, 8 rue Charlot, en plein Marais, une agence que beaucoup d'entre vous doivent connaître, l'agence Opale, qui ne diffuse que des photos d'écrivains. J'ai constaté, en consultant son site internet, qu'elle emploie plusieurs personnes et doit donc avoir une certaine activité et je me suis demandé s'il existait un autre métier qui dispose d'une agence de portraits aussi spécialisée ? Les sportifs sans doute, ont leur agence, mais de façon générique ; les hommes politiques bien sûr, mais mêlés à l'ensemble de la vie politique. Ni les médecins, ni les chefs d'entreprise, ni les musiciens ne me semblent avoir leur agence exclusive de portraits. Seuls les acteurs peuvent rivaliser, les vedettes de cinéma et aujourd'hui de télévision. Les écrivains seraient-ils des acteurs déguisés en écrivains, des acteurs qui jouent le rôle d'écrire ? J'ai relevé, dans la vitrine de l'agence Opale cette superbe citation de René Char : "Un poète doit laisser des traces de son passage, pas des preuves. Seules les traces font rêver".

Dans son livre *Vie et mort de l'image*, Régis Debray explique que la puissance de l'image tient d'abord dans son rapport à la mort, ou plus exactement, à la survie des morts. Ce n'est pas pour rien que seuls les Académiciens français (et non, que je sache, les membres des autres académies) ont droit à l'appellation d'Immortels. Les écrivains partagent donc ce privilège avec les dieux. On retrouve là la très vieille idée que l'écrivain est un prophète, un intercesseur en tous cas, entre le monde et ce que Malraux appelle le "surmonde". D'où l'importance que prend l'image des écrivains, de même que l'enregistrement de leur voix, ou que la préservation de leur maison. L'*imago*, chez les Romains, d'où vient le mot image, était le masque funéraire, parfois le personnage entier représenté en cire, qui tenait lieu du vivant pendant toute la durée du temps pendant lequel son cadavre se décomposait. C'est à cette image fictive, qui faisait le lien entre le monde des vivants et celui des morts que l'on rendait hommage dans des banquets funéraires auxquels l'effigie funéraire devait participer.

Cette tradition de l'image funéraire subsiste dans les photos de famille, sur les tombes ou sur nos cheminées. Mais ce sont des images auxquelles on rend des honneurs privés. Le portrait de l'écrivain a droit à des honneurs publics. La visite de leur maison fait partie de ces pratiques rituelles et l'on sait que 80 % des maisons d'hommes célèbres visitées sont des maisons d'écrivain. Des écrivains morts, en général, quoique certains fidèles aient tendance à anticiper... Pas de culte sans image. Il serait intéressant de savoir où se situent les écrivains dans le palmarès de l'attribution des noms de rues : Victor Hugo l'emporte-t-il sur Gambetta ? Emile Zola sur Pasteur ? J'en doute, encore Victor Hugo est-il une exception, mais je pense que Clémenceau l'emporte sur Anatole France et les rues Rabelais, Racine ou Chateaubriand sont d'intérêt local. En revanche, les écrivains doivent briller davantage dans la statuaire (il serait aussi facile de s'en assurer) et l'on pourrait comparer la popularité des écrivains "à statue" à celle des écrivains "à maison". Une récente étude sur la photographie soviétique a démontré que les photos d'écrivain étaient de loin les plus présentes dans la presse russe des années 1930, loin devant les sportifs, les savants, les acteurs et les explorateurs. Le culte de la personnalité n'est pas l'apanage des politiciens et l'image de Gorki était alors aussi cotée que celle de Staline.

Le film de l'écrivain

Ces journées nous ont montré que ce qui est vrai de la photo l'est aussi du cinéma. Les écrivains, nous pouvons maintenant en témoigner, crèvent l'écran. Là encore les statistiques nous manquent mais il me semble que les films sur les écrivains l'emportent en quantité sur les films sur les peintres, les architectes ou les musiciens, pourtant plus spectaculaires. Peut-on se contenter de dire que les

écrivains ne sont si bons acteurs que parce qu'ils savent bien parler ? C'est en effet le cas général, mais notons que lorsqu'ils ne savent pas bien parler – souvenez-vous du succès des balbutiements de Patrick Modiano devant Bernard Pivot – leur parole incertaine n'a que plus de prix. Voyez la fascination qu'exercent les écrivains secrets ou peu diserts. L'exemple récent de Jonathan Littell le montre et rappelle ceux de Le Clezio, de Pascal Quignard ou de Julien Gracq. L'acte d'écrire s'opère plutôt dans la discrétion, la solitude. Pourquoi est-il si propice au spectacle ? La question se pose, maintenant et ici, de savoir si cette fascination de l'image, fût-elle imaginaire, de l'écrivain est de même nature, ou, du moins, a quelque rapport avec celle qu'exerce sur un large public, la visite de sa maison ? L'écrivain fait l'objet d'un tel culte parce son texte est celui d'un homme de parole. Il écrit, certes mais son domaine est la maîtrise du verbe et il s'inscrit par là dans la lignée de ceux qui procèdent du Verbe, lignée qui remonte jusqu'à Dieu soi-même, en dernière instance. Le texte écrit est la trace ultime de la langue et ce verbe a toujours besoin de s'incarner, de trouver un terrain où se poser et se déposer. Nous ne supportons pas que ce verbe précieux soit immatériel et s'envole sans retour : il doit – et c'est la condition juridique de l'œuvre de l'esprit – être **fixé**. D'où l'importance désormais parallèle de l'enregistrement de la voix, mais aussi, de manière collatérale, des lieux où l'écrivain a écrit et de la remarquable aptitude de l'écrivain à se laisser photographier et filmer, de son souci de figurer à l'écran, de l'intérêt et du plaisir que nous portons à l'y voir et à l'y entendre. La pellicule, la 4^e de couverture, ou désormais tout support tant soit peu stable, deviennent un autre lieu de fixation du culte de l'écrivain.

L'écriture et la révélation

Tous ces symptômes nous laissent penser que la source du prestige dont jouit l'écrivain est dans sa parole autant que dans son écriture. L'homme de lettre est par nécessité un homme audio-visuel. La littérature a d'abord été orale et l'écrit n'a fait que fixer la parole. Il lui a donné un terrain et, ce faisant, fabriqué un objet de culte : le livre, et un lieu de pèlerinage : sa maison. L'écrit est donc devenu un spectacle. A partir du moment où l'on a commencé à lire en silence – c'est-à-dire vers le VI^e siècle – l'écrit est passé dans les arts graphiques, sans pour autant cesser, avec le théâtre ou la poésie épique des aèdes, d'appartenir aux arts du spectacle. Le geste de l'écrivain, quel qu'il soit, à la plume d'oie, au stylo, à la machine à écrire ou au clavier d'ordinateur est une scène qu'on aime regarder. Il comporte aussi pour l'acteur lui-même, comme l'a bien raconté Roland Barthes, un plaisir physique de jouer avec la forme des mots. Tout cela constitue une sorte de liturgie littéraire.

Dans d'autres civilisations que la nôtre, la calligraphie est un art plastique auquel on voue un véritable culte dont on sait le rôle qu'il joue en Orient ou dans l'Islam, ou dans les monastères irlandais du haut moyen-âge, lorsque la parole sacrée se révèle, se fait apparition sous la main inspirée du scribe. Ainsi le moment où l'on voit l'écrivain en train d'écrire, de révéler sa pensée, comme une image sur un papier sensible qui la contiendrait virtuellement, la page est apparentée dans la littérature sacrée à un terrain fertile sur lequel les lettres germeraient. Pour les peuples sans écriture cette apparition est assimilée à une "jonglerie" – c'est-à-dire de la sorcellerie - comme disaient les Indiens devant l'écriture des missionnaires. De même, lorsque des rois africains comme Bukele chez les Vaï du Liberia ou N'Joya chez les Bamums du Cameroun, inventèrent une écriture pour transcrire leur langue, on les prit pour des sorciers capables de transporter la parole à distance, sans qu'on les entende, et eux-mêmes expliquèrent ce pouvoir par une inspiration divine.

L'écriture et la numérisation

La prolifération des ordinateurs nous précipite dans un monde d'écrans. Or, l'écran est fait pour l'image, autant que le livre est fait pour l'écriture linéaire que l'on poursuit de page en page. L'image s'est longtemps montrée indocile au livre. L'écriture aujourd'hui résiste à l'écran. Comment y résiste-t-elle ? En devenant une image, puisqu'elle est aussi déjà une forme graphique. La numérisation saisit le texte non comme un alphabet mais comme une image globale. Dans les premières années de la numérisation massive, après 1990, la question était de savoir si l'on devait numériser "en mode texte" c'est-à-dire en tenant compte du code de chaque caractère, ce qui impliquait de ressaisir le texte caractère après caractère, ou "en mode image" c'est-à-dire globalement comme une photographie ou

une photocopie. On gagne ainsi beaucoup de temps, mais on perd la possibilité de la recherche en texte intégral par repérage des chaînes de caractère. Ce "mode image" prévaut pourtant de plus en plus pour des raisons d'économie, et parce qu'il est assorti de l'opération de reconnaissance optique des caractères, qui reconstitue en quelque sorte les formes alphabétiques et permet de revenir à la valeur sémantique des signes, et non seulement à leur valeur formelle. Il se passe donc sous nos yeux quelque chose d'extravagant qui est de devoir oublier la valeur sémantique des chaînes de caractère, en les réduisant à leur apparence, pour ensuite les recomposer par une comparaison systématique avec leur modèle, opération contre nature, mais désormais facile. Il faut ce détour par l'image pour profiter des codes inventés justement pour se défaire de l'image ! L'écriture ainsi traitée comme une image, considérée dans sa seule valeur "optique", rentre dans les arts du visuel et retrouve sa part de spectacle.

Le théâtre de l'écriture

Ce n'est pas nouveau. Les calligraphies, les lettres ornées des manuscrits médiévaux, les vignettes romantiques puis les lettres fantaisistes des affiches publicitaires, et aujourd'hui les mises en pages échevelées de nos magazines bariolés, ont déjà fait de l'écriture un théâtre. L'industrialisation de l'imprimerie, au XIX^e siècle, s'est faite à partir de la lithographie, premier procédé de reproduction, depuis les livres xylographiques où lettres et images étaient gravées sur la même planche, à traiter lettres et images dans un même processus industriel. Les stéréotypes et les clichés réalisés au début du XIX^e siècle, ancêtres des "flans" de nos rotatives, participaient du même principe avant que la photographie ne vienne s'emparer de tout et donner naissance aux procédés modernes d'impression, textes et images, que la typographie de Gutenberg avait séparés, sont à nouveau confondus. Le scanner aujourd'hui a mis tout le monde d'accord. Le pixel ne fait aucune différence entre images et caractères. Mais n'oublions pas, lorsqu'on nous parle de ces merveilleuses bibliothèques numériques, où la littérature du monde entier sera présente sur nos écrans, que ce n'est pas aux livres qu'elles nous donneront accès, mais à l'image des livres, ce qui est très différent. Le livre, objet et support d'écriture, n'est pas numérisable.

Le texte sur écran sera de plus en plus un spectacle, comme le montrent les nouvelles formes de littérature interactive, générative, graphique qu'elle engendre déjà. Et l'acte d'écrire n'en perd pas pour autant sa magie. On conservera sans doute les vieux ordinateurs sur lesquels auront été tapés des textes devenus célèbres et que des livres bien solides auront su préserver. L'écrivain n'échappera pas à son culte. Même les plus secrets invitent au mystère. Si Régis Debray avait été ici comme il le souhaitait il vous aurait peut-être dit sa surprise devant la modestie de la maison de Julien Gracq que certains d'entre vous connaissent aussi. Interrogé sur le phénomène des maisons d'écrivain, il semble être demeuré perplexe, à la fois étonné et amusé. Et pourtant cette absence d'ostentation, de même que son refus de toute célébration, sont compris comme un message singulier, presque une pose aussi théâtrale de celles d'André Gide ou de Malraux. Pour être canonisé par le tribunal du Saint Siège, il faut ne pas avoir fait l'objet d'un culte de son vivant. La maison, assez misérable, du docteur Destouches, à Meudon, dont la préservation comme lieu visitable, fait problème : doit-on rendre un culte au diable ? Céline en serait le premier surpris et peut-être ravi. Le nomadisme de Jean Genêt et les chambres d'hôtel de Jean-Paul Sartre entrent naturellement dans la problématique des maisons d'écrivain, comme d'autres leurs ermitages ou leurs palais. Aussi longtemps que les écrivains seront considérés maîtres du Verbe, qu'ils incarneront des personnages en quelque sorte héroïques, et aussi longtemps que le texte sera une forme audio-visuelle d'apparition de la pensée, le spectacle de l'écrivain fera, qu'il le veuille ou non, partie de son œuvre.

Jacques Mény :

La conclusion de Michel Melot et une grande partie du thème de son intervention finale font une transition parfaite pour accueillir Jérôme Prieur, ancien critique de cinéma (pour la NRF), écrivain (il était venu nous présenter son *Proust fantôme* il y a quelques années), producteur, auteur et réalisateur de grandes séries télévisées, dont la fameuse série *Corpus Christi*. Jérôme a beaucoup écrit sur les écrivains et le cinéma, en particulier un livre que je vous conseille, *Le spectateur nocturne*, aux Editions Cahiers du Cinéma, qui montre le regard des écrivains comme spectateurs de cinéma.

Jérôme Prieur
Producteur de télévision

Filmer un écrivain, mission impossible ?

Un écrivain c'est facile, c'est facile à filmer. Ça parle, ce n'est pas comme les peintres ou comme les musiciens, ça emploie des phrases, ça utilise (presque toujours) des noms, des verbes, des compléments, des articles, la ponctuation, la syntaxe, comme vous et moi, comme dans la vie de tous les jours. Un écrivain, c'est juste un peu comme un phénomène de foire, comme un acrobate: ça jongle avec les mots, avec les histoires, avec les idées.

Dans les magazines, sur les plateaux de télévision ou de radio, on adore demander aux romanciers de nous faire le tour du propriétaire. L'écrivain est un agent immobilier. Il sait ce qui s'est passé dans la pièce d'à côté, dans le chapitre qu'il n'a pas écrit. Il sait tout ce que pensent ses personnages, tout ce qu'ils ressentent. Il sait ce qui va leur arriver plus tard, après le roman, après la fin du livre.

Bien sûr qu'il n'en sait rien, sinon il l'aurait écrit. Mais tout le monde fait semblant de le croire. De même l'écrivain doit-il avoir réponse à tout. Un écrivain, dès qu'il est loin de sa table d'écriture, ça doit pouvoir parler de tout et de rien: du maïs transgénique, de l'Islam, de Dieu et des couloirs de circulation. Un écrivain en plus c'est pratique, ça s'emmène dans les émissions de variétés, ça peut partir en voyage aux quatre coins du monde, ça a "un regard", c'est toujours comme un poisson dans l'eau.

Un écrivain, c'est impossible à filmer. C'est difficile à approcher, ça résiste, ça se cache, ça se terre. Si jamais c'est bavard, le brouhaha de la parole est comme le nuage d'encre que produit la seiche pour se dérober à ses assaillants. Ça se tait, ou bien ça ne sait rien, rien de plus que le lecteur. Et parfois peut-être moins. Mais le problème c'est que les vrais lecteurs sont rares, rares à percevoir à travers les milliers de signes imprimés sur le papier ce qui rend chaque voix si singulière.

La littérature défie le temps. Elle rassemble les écrivains d'aujourd'hui et les écrivains d'hier, les écrivains en vie et les écrivains disparus: tous les livres ont pour point commun de se ranimer dès l'instant qu'ils sont lus par un être humain. Filmer la littérature, c'est à dire les œuvres ou la personne qui tient lieu d'auteur, cela tient donc de la magie ou de la sorcellerie. C'est plus qu'une gageure, c'est une entreprise contre-nature dont il faut toujours mesurer les limites et les périls pour en goûter la joie.

La littérature n'est ni sociable, ni "aimable", quoiqu'on fasse semblant d'en penser, c'est un art du secret, un secret dont il faut seulement espérer s'approcher. Les anciens égyptiens croyaient que l'homme était composé d'un corps d'une part, et d'autre part d'une âme ou d'un esprit - comme l'on voudra -, mais aussi d'un *ba*, un double immatériel, un double parfait qui ne se réveillait que dans la vie future promise pour l'au-delà. Les écrivains qui habitent le langage de la littérature ne cessent d'exprimer, sans le vouloir, sans le savoir complètement, cette chose noire.

C'est cela que, tour à tour lecteurs et spectateurs, nous ne demandons qu'à voir.

* * * * *

Pour revenir à mon livre *Proust fantôme*, que tu as cité Jacques, il est né d'une interrogation sur ce qu'on peut garder de la vie d'un écrivain, et en quoi les lieux de vie d'un écrivain sont des moyens d'accéder à sa trace, à son souvenir, quelque soit le côté dérisoire que peuvent parfois revêtir ces lieux d'où les fantômes se sont enfuis... Ce livre sur le souvenir de Proust est né d'une visite à Paris,

boulevard Haussmann, dans l'appartement où il a écrit une grande partie de *La recherche du temps perdu* ; Ce lieu est extraordinaire car il n'en reste rien. Au petit groupe de visiteurs qui était introduit dans cet endroit comme un groupe de conspirateurs on expliquait qu'il ne restait que les murs, le parquet et la cheminée. Et le contraste entre ce trop peu et ce trop était fascinant...

Vous tous qui êtes conservateurs, animateurs, amoureux de maisons d'écrivain, vous êtes en fait des sorciers ! Ces endroits sont des lieux de magie, pas des lieux d'archives. Parfois vous y ressuscitez des fantômes... Et moi c'est cela qui m'intéresse dans les maisons d'écrivain disparus. On évoquait tout à l'heure Julien Gracq. Pour lui c'est différent, il vit dans sa maison et sa maison est une part de sa vie et une part de son œuvre.

Ce qui m'amène à parler de la série *Les hommes-livres*. Je suis l'initiateur de cette collection, mais je n'ai réalisé aucun de ces documentaires. Le dernier a été tourné il y a deux ans mais n'est jamais passé sur une chaîne de télévision. Cette série comporte vingt titres, et les dix derniers ne sont pas passés à la télévision... Ils circulent dans les bibliothèques, par des moyens parallèles, ce qui montre bien la difficulté que rencontre la télévision à l'égard des écrivains. Un écrivain ce n'est pas très spectaculaire...

Cette série est née de la sensation que nous étions contemporains de quelques-uns des grands écrivains du début de ce siècle et de la fin du siècle dernier, et que ces écrivains étaient absolument rétifs à l'image (la situation a changé maintenant), qu'ils avaient refusé de paraître à la télévision ou que celle-ci avait refusé de les approcher. L'idée était de filmer des écrivains "inapostrophables" ou "inapostrophés"... Evidemment, il y a eu des auteurs de cette génération, comme Cocteau ou Gide, qui ont été des vedettes, des acteurs du cinéma et de la télévision naissante. Ce qui m'intéressait, c'est que nous avions entre nos mains un outil formidable, le cinéma, et qu'il fallait convaincre, persuader les écrivains français ou francophones de parler, de laisser une trace d'eux-mêmes. Ainsi chaque film a été l'occasion d'une petite conspiration d'amitié, d'affection, d'admiration. (...) Et le dernier des vingt, celui que vous allez voir, concerne donc Pierre Michon, filmé et interrogé par Sylvie Blum chez lui, dans sa maison des Carmes.

Ce sont de vrais films, pas seulement une manière d'archiver, de vrais portraits qui engagent ceux qui les font autant que celui qui accepte d'en être le modèle. Il faut trouver le bon interlocuteur, le bon intermédiaire, en posant un certain nombre de principes, un cadre. Le principe essentiel était justement de filmer l'écrivain chez lui, sans fétichisme particulier de la maison d'écrivain. (...). Les écrivains ont très vite été en confiance, ont compris qu'ils n'étaient pas dans un rapport télévisuel habituel où on a juste trente secondes, douze minutes ou une heure. Ces films se font en trois jours en règle générale, donc c'est un vrai travail, c'est fatigant, mais au bout du compte j'espère que ce sont de véritables petites œuvres et des autoportraits indirects de chacun de ces écrivains. Ce sont des moments de littérature orale, où à travers la parole et l'image d'un écrivain, on a le moyen d'avoir accès à l'œuvre, pour les lecteurs comme pour les non-lecteurs d'ailleurs. On n'est pas dans le pittoresque, ni dans l'anecdotique, mais on est dans le cheminement dans la présence de quelqu'un, sa langue, son langage, soit écrit, soit oral.

Le projet souterrain est toujours de faire entendre l'œuvre, en sachant très bien que cette entreprise est contre nature, que c'est une contradiction. Un écrivain, s'il ne parle pas, s'il écrit, ce n'est pas par hasard ! On se trouve dans ce conflit d'autant plus intéressant qu'il est porté par un regard de cinéaste. Choisir le lieu dans lequel on va filmer l'écrivain, être attentif à tout ce qui n'est pas de l'ordre du langage articulé, aux silences, aux hésitations, aux bégaiements, fait que chacun de ces films est unique. Et pourtant la règle du jeu a toujours été la même, filmer chez lui un écrivain qui parle, sans documents annexes, sans archives, sans photographies... avec la figure imposée de la lecture de leur œuvre. La façon dont chaque phrase est coupée, scandée par l'auteur permet de mieux comprendre comment c'est écrit. Quand on fait un film sur un écrivain, on lui demande en quelque sorte d'être un représentant, un personnage de son œuvre. Marguerite Duras par exemple savait très bien l'être, elle avait fait du journalisme, du cinéma, mais beaucoup d'écrivains ont un rapport lointain avec l'image et le son, un rapport fuyant qui peut être déstabilisant, déroutant, pénible, mais qui en même temps nous

dit beaucoup sur eux-mêmes, de leur être profond et de leur être social. Quand on filme un écrivain, on filme deux corps, l'apparent et l'intérieur...

Je sais que le temps nous est compté, alors je vais dire un mot de Pierre Michon tout de même. C'est l'un des plus jeunes écrivains de la série (62 ans), Il est un peu apparu à la télévision dans le rôle de l'écrivain bougon qui refuse de parler mais parle quand même. Sylvie Blum a eu un véritable dialogue avec lui et je trouve que ce film rend bien la force et la violence de cette œuvre un peu secrète.